

devrions tendre dans nos cadres, non des feuilles entières, mais des demi-feuilles, la rapidité de la construction dût-elle en dépendre un peu. Les maçonnes en cellules pourraient ainsi ménager, dans leur cire, leur ciment armé, les passages, les raccourcis qui leur feraient gagner du temps. Ces dispositions sont prises en effet par les ouvrières dans les ruches fixes.

Le champ d'action des abeilles

Aux abords de la Montagne Noire, dans l'Aude, s'étend une contrée un peu désertique, mi-plateau, mi-vallons, encadrée de villages aux noms euphoniques : Villardonnell, évocateurs : Aragon, ou extravagants tel Villegailhenc, cette dernière définition appartenant à Francis Jammes.

Cette région, en partie aride, est traversée de pistes bordées de lavandes et de thym. C'est un demi-désert, dont les oasis sont des bois de pins, de maigres vignes. De rares sources, des torrents desséchés, quelques oliviers, figuiers, amandiers, tout cela est peuplé de cabanes en pierre sèche rehaussées de cyprès.

Ce pays, décrit par Jean Girou, serait une terre sainte pour abeilles si des nécessités plus impérieuses n'avaient fait surgir, non loin, la plus vaste usine d'arsenic du monde. Cette présence, utile et maléfique à la fois, m'a fait renoncer aux premiers projets apicoles.

C'est pourtant là que mes abeilles auraient accepté de croître et multiplier. Elles eussent prospecté les romarins. Leurs ruches auraient entouré un chalet ressemblant à leur demeure, au nom reposant et latin de Requieu. Les lapins ne les eussent point troublées, mais plutôt, il est vrai, les chasseurs après la fête de Notre-Dame. C'est bien là que j'ai lié

connaissance avec deux essaims qui vinrent peupler l'espace compris entre le volet et les vitres de la cuisine. Elles me demandaient de leur sous-louer un coin de fenêtre, ou quelques ruches.

J'ai été contraint, devant les panaches de fumées arsenicales, de me replier à l'extrême pointe du triangle, à Villegailhenc.

Mais c'est déjà la plaine. Ce village n'offre aux abeilles que de maigres ressources. La vigne a lentement conquis toute la plaine, et la garrigue est déjà éloignée. Or, pour les abeilles, la vigne ou la mer sont même chose : de la poésie sans fleurs.

Les mouches à miel sont donc forcées de glaner sur une flore peu abondante, mais d'une telle diversité, que le miel de ces contrées multiflores est un savant coupage où aucune espèce ne domine. Une symphonie de parfums en résulte, qui n'est jamais la même d'une année à l'autre.

L'apiculture est chose infiniment plus aisée quand les abeilles peuvent puiser sur de vastes étendues où la monoculture fourragère leur offre en abondance les trèfles et les luzernes.

On peut se livrer à l'apiculture à peu près partout, mais on va au-devant d'un échec si l'on veut multiplier les ruches dans une région peu mellifère. Là où trois ruches peuvent devenir trois bonnes colonies, sept familles déclineront toutes, rapidement, se concurrenceront, les plus fortes pillant les plus faibles, organisant une sorte de féodalité anarchique.

La récolte d'une seule colonie représente, pour les abeilles, une surface et des visites considérables, et c'est un enfantillage que d'espérer encourager des abeilles en comptant un voisinage immédiat de mélilot ou autres espèces nectarifères.

La pauvreté en fleurs mellifères n'est pas une raison suffisante pour renoncer à élever un nombre, même modeste, de

colonies d'abeilles. Les petits ruisseaux d'or feront le grand fleuve national. Il semble plus malaisé de déterminer l'espace vital des abeilles que celui d'un troupeau, mais il est facile de procéder par tâtonnement progressif. Dès que la moyenne des récoltes diminue on n'a plus qu'à restreindre le nombre des ruches. Enfin un autre moyen nous est offert : la transhumance, l'apiculture dite Pastorale. Cette pratique consiste à transporter — après récolte — nos ruches dans une région à miellée tardive. On recueille ainsi deux récoltes, mais il faut pour cela posséder un nombre de ruches qui vaille le déplacement ; on doit compter aussi avec l'épuisement rapide des mères, qui pondent à outrance, et veiller à leur renouvellement.

En règle générale les principales miellées, en France, se produisent de mai à fin juin. La deuxième récolte d'automne se produit rarement. Elle est souvent très faible. On peut la négliger ; l'hivernage des colonies n'en sera que mieux assuré.

Certaines régions des Corbières contiennent en puissance des trésors de miel. Formées de vallonnements peu profonds, l'exploration en est facile aux abeilles, qui butinent le matin sur un versant et, le soir venu, sur l'autre. On sait, en effet, que la fleur n'exsude son nectar que dans des conditions d'humidité relative. Les deux versants d'un vallon sont tour à tour baignés par cette rosée et ressuyés par le soleil.

Une certaine altitude joue aussi un grand rôle, la flore des hauts vallons étant plus diverse. Un grand nombre de ruches peut donc être exploité dans les régions riches en miel, mais il faut alors diviser ses chances, éloigner les ruchers les uns des autres, éviter les risques d'épizooties. Le danger des grands ruchers est le suivant : certaines années à floraison médiocre rétablissent une concurrence désastreuse. Je connais un apiculteur des Alpes-Maritimes qui obtint davantage de miel avec vingt-deux ruches qu'avec quarante colonies, sans

compter la dépopulation qui s'ensuivit, aucune des quarante colonies n'occupant la ruche entière. Que penserait-on d'un vigneron qui logerait trois cents hectolitres de vin dans six foudres à moitié pleins au lieu d'adopter trois foudres entièrement remplis ?

Le Gâtinais passe pour être la région du miel par excellence. Rien n'est moins vrai. La réputation de cette région provient de son miel très blanc, mais les récoltes, très abondantes certaines années, sont parfois faibles. Le Gâtinais étant une région de monoculture fourragère, les années de « fourrage manqué » sont des années sans miel. La moyenne générale n'en est pas moins très satisfaisante.

Les régions productrices de fruits — autres que le raisin — sont enfin très propres à l'élevage des abeilles. Rappelons une fois encore le rôle qu'elles jouent dans la fécondation des fleurs qui deviennent ainsi des fruits.

Détruisons aussi le préjugé de l'abeille dévastant les fruitiers. J'ai emprisonné des abeilles dans des cages contenant des raisins ou des prunes ; elles étaient incapables — ne le tentant même pas — d'en percer les pulpes. Il n'en est pas de même avec la guêpe. Tout au plus l'abeille se nourrit-elle du suc d'un fruit sucré, si d'aventure elle le trouve déjà entr'ouvert, déchiré. On ne peut lui reprocher un larcin, compensé d'avance par l'admirable fécondation dont elle a été l'artisan.

Mauvaise humeur — Colère des abeilles

Faut-il dresser un tableau de psychologie comparée entre la colère de l'homme et celle de l'abeille ? Outre que l'homme n'y gagnera pas en beauté morale, la chose est difficilement évitable.